

CAROLE MARTINEZ

LA TERRE
QUI PENCHE

roman

nrf

GALLIMARD

CAROLE MARTINEZ

LA TERRE
QUI PENCHE

roman

nrf

GALLIMARD

*À Valentine et Noé,
mes amours, qui m'ont tant appris.*

À Lucienne Conrardt.

Il est un air, pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets !

GÉRARD DE NERVAL

Vois-tu l'ortie que je tiens à la main ? Il en pousse
beaucoup de pareilles autour de la caverne où tu dors,
mais celles qui viennent sur les tombes du cimetière sont
les seules bonnes.

ANDERSEN, *Les cygnes sauvages*

La vieille âme

À tes côtés, je m'émerveille.

Blottie dans mon ombre, tu partages ma couche.

Tu dors, ô mon enfance,

Et, pour l'éternité, dans la tombe, je veille.

Tout aurait dû crever quand tu as gagné ton trou, gamine,

Au lieu de quoi la vie a dominé, sans joie.

Seule la rivière a tenté quelque chose pour marquer ton départ, ma lumineuse.

Dans la brume du petit matin, elle a soudain figé ses eaux vertes tout du long, si bien qu'en amont de la Furieuse, les aubes des moulins se sont arrêtées de tourner, comme engluées dans du métal fondu. Dès que l'haleine humide et claire qui la nappait de vapeurs nocturnes est remontée à flanc de coteaux jusqu'à se dissoudre tout à fait dans la chaleur du jour, dès que la rivière est apparue, nue, débarrassée de ses longs voiles laiteux, les meuniers de la vallée ont découvert que la Loue enchantresse s'était changée en miroir : plus rien ne bougeait dans son lit que le reflet du monde des berges et celui des nuages épars de mai. Alors, à mesure que le jour s'est déplié sur cette terre qui penche, la vie du dehors s'est laissé prendre au piège de sa propre image, étonnée de se voir des contours si nets à la surface des eaux mortes et inquiétantes qu'aucune ondulation ne venait plus troubler. La Loue faisait silence et, jusqu'à ce que les cloches aient sonné sexte, on n'a plus entendu le moindre clapotis contre les pierres. Chut ! Chut ! Même dans les pentes raides des gorges, qui, jamais jusque-là, ni de nuit, ni de jour, n'avaient cessé leurs papotages, les langues d'eau, saisies en pleine course, s'étaient tues. Chut ! Chut !

Rien ne semblait pouvoir briser le sortilège qui avait pétrifié la rivière. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait, de quelque enchantement !

Ce matin qui a suivi la fin de notre histoire, mon éclatante, le vent lui-même a renoncé à remuer la surface plombée de la Loue. Aucune de ses caresses ne pouvait froisser l'enveloppe, lisse à pleurer, de la belle serpente. Nul sillage ne ridait cette étrange peau de métal qu'elle s'était forgée en une nuit. Ni frisson sous les ongles des araignées d'eau, ni tressaillement aux frôlements bleus d'une libellule, ni efflorescence sous les branches basses. La Loue ne prenait plus plaisir à lécher

ses berges, plus de va-et-vient sur le sable ou la pierre, plus d'ondoiements dans sa chevelure d'algues, plus de soupirs, plus un souffle. Rien ne scintillait à sa surface. Le soleil, qui se faufilait entre les arbres pour la rejoindre, se glaçait à son contact. L'astre était réduit à un cercle blanc, sans feux.

De quelle douleur espérait-elle se prémunir en métamorphosant sa nudité en armure, alors qu'aucune lame n'aurait pu la blesser, la trancher, la désunir ?

Tous ceux qui, pour leur malheur, se sont interrogés en regardant la rivière arrêtée ce matin de mai, tous ceux-là, comme épris de leur image, sont restés, fascinés, au bord du gouffre dans lequel a fini par vibrer un monde second où ils avaient leur place, un autre monde dont la surface de la Loue leur montrait la voie.

Il faut les comprendre ces rustres qui jamais ne s'étaient vus au miroir et qui observaient les détails de leurs traits et leur stature pour la première fois. Quelle surprise ! Quel ravissement ! Et même les plus laids n'ont plus bougé, attendant face à eux-mêmes, sans comprendre.

Comme les hommes sont attentifs quand on leur parle d'eux !

Seul le vieux jardinier que la tristesse avait conduit sur la grève aux fées et qui espérait quelque secours de la contemplation de l'onde, quelque rêverie consolatrice, lui seul, le muet, le doyen, le plus faible d'entre tous, a réussi à s'arracher à l'envoûtement. Pudiquement, il s'est détourné du maigre visage de bois sec, qui le fixait depuis l'autre versant du monde et dont il connaissait si bien la peine, et, flairant la mort, il a gravi lentement la sente pour gagner le château des Murmures et alerter les hommes. Ses jambes se raidissaient davantage à chaque pas, les cailloux roulaient sous ses pieds et sa canne s'accrochait aux racines, se prenait dans des trous. Arrivé à mi-chemin, il s'est arrêté plus longtemps pour reprendre son souffle et, comprenant qu'il ne pouvait pas exiger davantage de sa vieille carcasse et qu'il devrait attendre un moment avant de poursuivre son ascension, il s'est assis sur une grosse pierre. À peine installé, il a senti son cœur se serrer en apercevant les jeunes femmes qui dévalaient la pente leurs paniers de linge à la main ou sur la tête : il fallait qu'elles rebroussent chemin, ces toutes belles, qu'elles remettent leur lessive à plus tard ! Mais aucune d'elles n'a voulu entendre ses gestes confus de vieux fou. Ses grands bras décharnés qui s'agitaient et les pauvres sons qu'il tentait d'articuler avaient si peu de sens qu'elles ont ri de sa pantomime, les pauvrettes, et lui ont offert le muguet et les coucous qu'elles avaient piqués sur leur corsage ou dans leurs cheveux avant de poursuivre leur route en lui envoyant des baisers. La peste était passée, elle ne tuait plus personne ! Il n'y avait plus rien à craindre, ce beau printemps l'avait chassée. Le monde n'était pas mort ! Le jardinier aurait voulu courir à leur suite pour les retenir, mais il ne vivait plus au même rythme que cette jeunesse et avait renoncé depuis bien longtemps à attraper les demoiselles, si mignonnes fussent-elles. Et comment empêcher l'enfance de galoper joyeusement dans la pente ? Il s'est contenté de porter leur petit bouquet à ses narines et il a cherché à démêler l'odeur de leur peau de celle du muguet, en les regardant s'éloigner, ces toutes jeunes femmes auxquelles il avait donné en secret des noms de plantes et qui

gambadaient gaiement vers leur fin. Le parfum de leur chair se laissait déjà étouffer par celui des fleurs sauvages, les coquelicots eux-mêmes faneraient moins vite qu'elles. Quel gâchis !

Le vieux jardinier savait que la Loue, ce jour-là, n'était pas bonne fille et que ces jolis minois se prendraient dans ses filets. Depuis la fente étroite de ses paupières sans cils, amincies et marbrées par l'âge, ses yeux grisâtres n'ont pas pu suivre longtemps les lavandières qu'il aimait tant, elles se sont vite dissoutes dans les brumes qui cernaient son monde de vieillard, le réduisant à peau de chagrin. Il a posé son bouquet sur ses genoux et il a prié en silence.

Alors, depuis sa source, la rivière a soudain vomi une vague haute comme un clocher qui a détruit moult pressoirs et noyé tous les Narcisses dont elle suçait l'image depuis le matin : vingt meuniers, trois braconniers, une poignée de pêcheurs, quelques innocentes lavandières, une dizaine de bonnes vaches appartenant aux gens de Moustier, et six moutons avec leur trop petit berger – ce si joli garçonnet aux yeux clairs, d'un bleu de paradis, qu'Aymon aimait tant – Diantre, comment s'appelait-il ?

Les noms propres m'échappent ! Cela me rend folle.

La vague a rugi sa rage jusqu'à Ornans, emportant tout sur son passage sans distinction aucune, puis, après ce formidable spectacle des eaux, la Loue, rassasiée, a regagné son lit avec son butin de chair et de bois. Les corps qu'elle a recrachés ont été ramassés sur les berges, on a laissé les autres cadavres à vau-l'eau. Nul n'a osé avant plusieurs jours se risquer sur le dos de cette vieille folle qui avait pourtant repris sa tranquille chansonnette et sa longue promenade dans la vallée comme si de rien n'était.

On a enterré les noyés avec les autres morts, tous les autres, et Dieu sait s'il y en avait eu déjà pendant ce printemps 1361, et les hommes qui restaient avaient tant à faire qu'ils n'ont pas aussitôt réparé les moulins. Ce mercredi de la Sainte-Judith est resté dans les mémoires celui où la rivière a été prise de folie meurtrière.

Mais aucun des noms gravés sur les tombes n'était le nôtre.

Est-ce ainsi que pleurent les rivières ?

Le lendemain, des garnements du pays, qui jetaient des pierres dans l'eau en guise de représailles, se sont plaints que les ricochets n'étaient pas naturels et que chaque caillou lancé leur revenait avec force en pleine figure. La rivière était encore un peu colère, son sang vert bouillonnait toujours dans ses profondeurs. Et tous de s'interroger sur ce qui avait pu la mettre dans une telle rogne. On n'avait jamais jeté de pestiférés dans ses eaux, même au plus fort du fléau. On l'avait toujours respectée. On ne voyait pas ce qu'elle pouvait reprocher aux gens de Moustier.

Nul ne sachant à quel point nous étions liées, la Loue et moi, et le pays n'étant plus à une misère près en ces temps agités, les vieilles gens ont décrété que cela lui passerait, que la Loue avait ses sautes, qu'elle était fantasque, mais oublieuse, qu'elle s'endormirait comme couleuvre sous le soleil de juin et que la chaleur lui ferait perdre le goût de l'homme, qu'elle n'avalerait plus de meuniers, ni de lavandières, ni même de petits bergers avant longtemps.

Le pays, qui avait tant besoin de sa rivière et d'oublier cet affreux printemps, lui a vite

pardonné d'avoir joué les ogresses. Sauf Perrine, la jeune mère de ce petit berger, dont le nom ne me revient toujours pas. Notre douce Perrine a refusé de l'aimer de nouveau. Chaque matin, pendant dix ans, la pauvre femme a marché jusqu'à la grève, pour lui cracher sa peine et, chaque fois, son crachat remontait un peu le fil de l'eau avant de se défaire en étoile, lui annonçant un nouvel enfant à venir. La Loue voulait sans doute se racheter en lui offrant ce troupeau de minots aux yeux bleu paradis. Mais une mère aimante ne remplace pas un fils par un autre, ni même par une tribu de petits qui se ressemblent comme autant de gouttes d'eau et, cela, la belle ogresse ne pouvait le comprendre. À force de lui donner des enfants, la rivière a fait mourir Perrine en couches et, avec cette disparition, le souvenir de ce triste jour s'est tari.

La Loue, elle-même, a fini par oublier la raison de sa brusque colère, ses crimes et jusqu'au désespoir de la mère du petit berger. Et nul n'a plus su pourquoi les filles en mal d'enfants sont venues pendant des siècles observer leurs crachats à la surface de la rivière pour savoir si elles seraient bientôt grosses.

Alors, si tous ont oublié, comment se fait-il que moi, qui avais quitté ce monde la veille de la crue, je m'en souviens si bien ?

Je dois me méfier de ces souvenirs qui n'en sont pas. Il se peut que je m'invente une mémoire, que, n'ayant plus ni aiguille, ni tissu, ni mains, j'aie brodé cette histoire dans mon esprit, puisque c'est tout ce qu'il me reste. Il est terrible de tant vieillir par-delà la vie et de ne plus parvenir à démêler le vrai du faux. Et ce petit berger dont le prénom m'échappe !

Au début de la mort, les souvenirs nous obsèdent, nous les ressasons sans cesse, mais, chaque fois que nous revoyons une bribe de notre existence, nous la déformons, nous remodelons notre passé et, imperceptiblement, il s'éloigne. Au fil du temps, nous reconstruisons notre vie pour lui donner une consistance, une cohérence. Nous romançons, et il me semble que cette réécriture commence de notre vivant, déjà.

Et moi, qui suis une si vieille âme – voilà près de six siècles que je hante ces forêts –, comment pourrais-je me fier à ma mémoire ?

Si je me souviens de ma vie charnelle, c'est grâce à toi, mon enfance. Ton sommeil nous protège de l'oubli.

Je me souviens, car tu as gardé ta vie intacte dans ta mémoire de petite fille et que tu la parcours, à voix haute, tandis que tu dors. Alors, tout contre toi, moi la « vieille », j'écoute mon enfance causer. Je t'écoute conjuguer jadis au présent et je m'émerveille.

Chaque fois que tu racontes, que tu déplies notre histoire, les sensations me submergent, mon corps m'est rendu, et je revois ces saisons que nous avons passées ici, au domaine des Murmures, je revois Aymon, je revois le paysage sauvage et la roseraie du jardinier, je revois le beau regard franc d'Éloi et chacune des lettres que Maître Claude m'a fait graver sur ma tablette de cire, je retrouve le goût des tartes de la vieille cuisinière et cette petite chanson qui annonçait la nuit, je

parcours les bois sur le dos de mon grand cheval couleur terre, je me baigne dans la Loue qui me berce avec tendresse, chaque fois que tu racontes, le sourire du diable s'efface et il meurt en pleurant, chaque fois que tu racontes, tu nous armes d'azur, et nous revivons ensemble, mon Phœnix.

À tes côtés, je m'émerveille.

Blottie dans mon ombre, tu partages ma couche.

Tu dors, ô mon enfance,

Et, pour l'éternité, dans la tombe, je veille.

Nous sommes morte à douze ans et, depuis, j'ai vieilli, infiniment, à regarder le monde sans en être.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

CAROLE MARTINEZ

La Terre qui penche

Blanche est morte en 1361 à l'âge de douze ans, mais elle a tant vieilli par-delà la mort ! La vieille âme qu'elle est devenue aurait tout oublié de sa courte existence si la petite fille qu'elle a été ne la hantait pas. Vieille âme et petite fille partagent la même tombe et leurs récits alternent.

L'enfance se raconte au présent et la vieillesse s'émerveille, s'étonne, se revoit vêtue des plus beaux habits qui soient et conduite par son père dans la forêt sans savoir ce qui l'y attend.

Veut-on l'offrir au diable filou pour que les temps de misère cessent, que les récoltes ne pourrissent plus et que le mal noir qui a emporté sa mère en même temps que la moitié du monde ne revienne jamais ?

Par la force d'une écriture cruelle, sensuelle et poétique à la fois, Carole Martinez laisse Blanche tisser les orties de son enfance et recoudre son destin. Nous retrouvons son univers si singulier, où la magie et le songe côtoient la violence et la truculence charnelles, toujours à l'orée du rêve mais deux siècles plus tard, dans ce domaine des Murmures qui était le cadre de son précédent roman.

Carole Martinez est née en 1966. Son premier roman, Le cœur cousu, a reçu de nombreux prix littéraires. Du domaine des Murmures a obtenu le Goncourt des lycéens 2011.

DU MÊME AUTEUR

LE CŒUR COUSU, roman, Gallimard, 2007 (« Folio » n° 4870)

DU DOMAINE DES MURMURES, roman, Gallimard, 2011 (« Folio » n° 5552)

Cette édition électronique du livre *La Terre qui penche* de Carole Martinez a été réalisée
le 12 juin 2015 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070149926 - Numéro d'édition : 288277)

Code Sodis : N75666 - ISBN : 9782072626111.

Numéro d'édition : 288278